

# CLEC – UAICF

---

## CONCOURS LITTÉRAIRE 2019

### Prose à sujet ferroviaire

---

### Maria-Céleste

*Robert Clavel, 1<sup>er</sup> prix*

Avril 1971 a chassé l'hiver en relançant la pousse des herbes, des plantes, des feuilles et en ravivant les couleurs de la nature grâce à un soleil devenu de plus en plus gaillard.

Dans la paisible campagne convalescente du Vexin normand, un autocar vert et jaune se hâte d'arriver à la gare de Gisors, son terminus. Dame ! Il assure une correspondance ferroviaire et les trains n'attendent pas les retardataires.

Depuis le départ du véhicule, Maria-Céleste savoure le trajet, bien calée sur son siège quand même un peu dur. La jeune femme, proche de la trentaine, est d'une bien modeste allure dans son blouson noir, court et défraîchi complété par une robe bohème à volants laissant voir des bottines lacées et teintées en nuances de brun. Une femme sans attraits ? Eh bien non ! Cent fois non !

Maria-Céleste n'est pas dépourvue d'appâts et elle dispose d'armes puissantes de séduction sous son abondante chevelure noire, son visage délicatement basané, aux traits fins, d'une grande régularité dont l'ovale est rendu lumineux par deux yeux bruns pétillants ombragés de cils parfaitement dessinés. Ses lèvres ? Irrésistibles ! Un hommage rendu à la féminité. Un ravissement s'en échappe lorsqu'elle s'exprime avec le délicieux accent que lui ont transmis ses parents portugais émigrés d'Algarve.

Mais alors, pourquoi si peu de succès auprès des hommes lors de ses rares sorties dans les bals ? La réponse est simple : malheureusement, ses hanches sont bien rondes et semblent même prendre de l'ampleur au fil du temps ; associées avec des jambes qui sont loin d'être fines, elles sont une cause de tracas et de complexes pour Maria-Céleste. Sa particularité physique a entraîné chez elle la naissance d'une grande timidité. Il est vrai que, bien plus tôt, ses camarades de classe se moquaient volontiers d'elle : la jeunesse est bien souvent cruelle, par jeu !

Son sac, bien calé sur ses genoux, renferme le résultat d'une victoire remportée sur elle-même. Elle sourit en se remémorant son petit défi de la veille : depuis un certain temps, elle caressait l'idée d'acheter un livre, un vrai, pas un de ces romans-photos qu'elle feuillète à l'étal sur le marché de son village. Il lui semblait qu'acheter l'œuvre d'un auteur connu lui ferait gravir une marche supplémentaire dans son insertion sociale. Elle pourrait faire alors partie du groupe qu'elle voyait lire un ouvrage sérieux durant les trajets en autocar et cela la différencierait de ceux qui somnolaient ou qui lisaient des journaux.

Hier, donc, elle était passée devant la boutique d'un bouquiniste gisorsien pour se rendre à l'arrêt de son car. Elle connaissait l'étroit commerce, faiblement éclairé, à la façade peinte de couleur aubergine, dont la vitrine poussiéreuse laisse entrevoir quelques volumes sans grande chance de trouver rapidement un acquéreur.

Au fond du local tout en longueur, tapissé sur chaque mur de nombreux livres anciens, trône un homme âgé, maigre, au visage sévère, buriné, barré par une moustache en bataille rendue jaunâtre par des mégots qui risquent à tout moment d'y mettre le feu. Il est vêtu, été comme hiver, d'un costume de

velours noir complété par une petite cravate lavallière gris souris qui se détache sur sa chemise blanche. D'esprit solitaire, il a pour habitude de prendre un café le soir au buffet de la gare, sans lier la conversation avec quiconque, puis il disparaît dans son antre où il couche dans l'arrière-boutique en compagnie de son chat persan.

L'homme impressionnait Maria-Céleste, et pourtant elle s'était jetée, pensait-elle, dans les griffes du tigre en poussant la porte du commerce sans déclencher le moindre tintement de clochette contrairement à ce qu'elle avait imaginé.

Le cerbère des lieux leva la tête et, voyant une jeune femme gauche et rougissante devant lui, il se leva et lui adressa un regard plein de bonté et d'attention. D'une voix douce et en mots aimables, il lui demanda ce qu'elle désirait. Le tigre se révéla n'être qu'un affable chat grimé dans le but de se protéger du monde lorsqu'il quittait son propre univers secret.

Maria-Céleste se sentit alors en confiance et osa exprimer son souhait d'acheter un livre qu'elle avait repéré dans la vitrine et dont la couverture illustrée lui plaisait. Le vendeur, pour la mettre plus à l'aise entama une conversation sur l'auteur, Guy de Maupassant, et sur le titre, *Le rosier de Madame Husson et autres nouvelles*. L'échange tourna vite au monologue, car la future lectrice ne connaissait ni l'œuvre proposée ni son auteur.

Après avoir survolé la vie de l'écrivain et précisé que la nouvelle principale commençait par le déraillement d'un train en gare de Gisors, le bouquiniste céda le livre avec un fort rabais en guise de cadeau de bienvenue dans le monde des lectrices. Il accompagna Maria-Céleste jusqu'à la porte et, d'un air attendri, il la regarda partir avant de se replonger avec délectation dans la poésie dolente et amère de mademoiselle Élisabeth Mercœur.

Maria-Céleste se sentit doublement heureuse, elle avait dominé sa timidité et elle avait acheté un livre pour la première fois de sa vie. C'est ainsi qu'elle en commença fièrement la lecture dès son installation dans le car.

Le passage au ralenti du véhicule dans un difficile virage à prendre sous un pont de chemin de fer ramène la jeune femme dans le présent. La gare de Gisors n'est plus bien loin maintenant et il est temps pour elle de se préparer à descendre en gardant son livre à la main, par contenance.

Arrivée sur la place, elle se dirige en trotinant vers le bâtiment des voyageurs, mais elle ne cherche pas à monter à bord d'un train, car, depuis six mois, son travail consiste à assurer la propreté des locaux destinés à l'exploitation ferroviaire.

Elle pense commencer son ouvrage en nettoyant le bureau du Chef de gare, monsieur Gelb, petit homme sec au visage barré par une fine moustache bien taillée, ne souriant presque jamais et parlant avec l'accent rude de son Kochersberg natal. Toujours en uniforme de service complet, il porte fièrement sa casquette ornée par des étoiles dorées sous la coiffe blanche. Il ne plaisante jamais pendant le service, même avec Maria-Céleste, mais il est toujours d'une grande correction avec elle, comme d'ailleurs avec toute la gent féminine.

Avant d'entrer dans le bâtiment de la gare, l'attention de la jeune femme est attirée par une scène insolite : au bout du quai, un petit groupe de cheminots semble affairé à l'avant de la locomotive du train en partance pour Paris.

En s'approchant, par curiosité, et peut-être aussi parce que le chef de quai, Louis, dit p'tit Louis, fait partie du rassemblement, elle peut voir qu'un autre employé de la gare et deux mécaniciens, qu'elle connaît de vue, s'agitent devant la machine, et, plus précisément, sur son tampon d'attelage droit.

En se glissant entre les hommes, elle découvre avec surprise la cause de la réunion : une abeille s'est engluée dans l'épaisse couche de graisse qui enduit le tampon et la pauvre bête s'épuise à essayer de se dégager de ce piège sournois.

Le mécanicien, fervent apiculteur à ses moments de repos, se doit de porter secours à ce si utile insecte qu'il tient en haute estime. Il essaie de soulever l'abeille avec une fine baguette, mais il ne parvient qu'à l'enfoncer un peu plus et le malheureux animal en arrive à ne même plus avoir la force de battre des ailes pour s'extraire de la matière gluante. Les sauveteurs discutent, chacun

avançant sa solution pour soustraire la prisonnière de son péril. Soudainement, Maria-Céleste, d'un geste irréfléchi, lève son livre et écrase l'abeille quasi moribonde avec le dos de l'ouvrage ! Les cheminots en restent médusés.

Confuse de son audace, les joues rosies, elle se croit obligée de justifier son geste : « Chez nous, on ne laisse pas souffrir un animal, même *uma abelha* ; euh ! une abeille ! » Ensuite elle saisit le chiffon que lui tend le mécanicien et elle reprend son chemin en essuyant soigneusement son précieux livre taché de graisse.

Louis retrouve ses esprits le premier et souffle dans son sifflet à en fendre la bille de buis interne. L'équipe de conduite se hâte de monter dans sa cabine, le Chef de train saute dans son fourgon et le train peut enfin prendre sa course vers Paris.

Tout en vérifiant le convoi, p'tit Louis réalise que l'heure de départ n'a pas été respectée et qu'il va devoir annoter le registre journalier des incidents. Dans quelle case réglementaire consigner cette anomalie dans la régularité ?

Il ne peut pas l'imputer à la Traction, bien que l'équipe de conduite soit à l'origine de son tracas : mécontenter les roulants, c'est mettre à mal le transport, en cabine de conduite, des savoureux coquillages et des frais maquereaux apportés par le train Dieppe-Paris du soir s'arrêtant à Gisors.

Louis se souvient du conseil des anciens en cas de difficulté à prendre une décision : il faut avant toute chose prendre le temps de se rouler une cigarette. Il allume donc une gauloise troupe et retourne tout pensif au bureau des Sous-chefs.

Boudinée dans sa blouse rose, Maria-Céleste, tout en vidant les corbeilles à papier, surveille du coin de l'œil ce Louis (qu'elle prononce « Louise ») rédigeant son rapport. Elle est un peu déçue, car il ne l'a pas embrassée comme à l'habitude. Elle aime bien sentir l'odeur mentholée de son après-rasage. Depuis quelque temps, les baisers du Sous-chef ont tout de même tendance à se rapprocher de la commissure de ses lèvres. Il est célibataire et encore tout jeune ! Bien que novice en homme, elle sait quand même lui plaire... mais, il ne faudrait pas qu'il s'imagine qu'elle est fille à courir le guilledou !

Louis, ayant trouvé l'inspiration en suçotant son stylo à plume, met un point final à son rapport. Il se réjouit d'avance du déroulement de l'enquête que devra mener l'austère Monsieur Gelb pour clore le dossier. Hilare, il tend le cahier à « sa Maria », comme il l'appelle très souvent. Elle peut alors y lire : « Train 6012 : départ à 9 h 58 avec 3 minutes de retard. Motif : divagation d'un animal domestique dans les emprises de la gare. Propriétaire non encore identifié. »

Puis, les doigts entremêlés pour la première fois, ils partent tous les deux dans un grand éclat de rire scellant leur complicité.

---

## La Montagne

*Roger Texier, 2ème prix*

Mon histoire s'est déroulée à l'occasion du départ à la retraite de l'ami Jean, bien connu dans le monde des roulants de l'Ouest.

Un chaud soleil de juin commençait à décliner derrière les grands peupliers, là-bas, en bordure de Loire. La fête s'animait dans le centre de vacances, tout près du vaste triage marchandises du Blottereau et de l'atelier des machines de la Caillettière, hauts-lieux ferroviaires Nantais.

Nous en étions à la tranche de bœuf, accompagnée de moutarde et de cornichons, coincée entre deux belles tartines de pain de campagne. Un menu qui convient parfaitement lorsque la faim tenaille le conducteur, en ligne. Nous ne pouvions pas nous en passer !

Un ancien inspecteur Traction, qui avait hérité du sobriquet de Marie-Chantal, participait à cette soirée. Ce dirigeant, retraité depuis plusieurs années, avait été habilité à de nombreux types de

locomotives. Comme la plupart des roulants présents ce soir-là, il avait débuté sur les machines à vapeur, conduit des Diésels, pour terminer sa carrière sur les locomotives électriques.

Sportif dans l'âme, il appréciait l'effort solitaire et, depuis sa retraite, il s'adonnait aux randonnées cyclistes qui le ramenaient vers sa Saintonge natale.

Naguère, lorsqu'il accompagnait une équipe de *vaporeux*, il n'hésitait pas à se saisir de la pelle à charbon des Pacifics. Habile, il projetait avec aisance le charbon dans le foyer incandescent pour maintenir la pression au timbre des seize bars et rivalisait d'adresse avec le chauffeur titulaire.

À l'arrivée du train, dans les dépôts extérieurs, il partageait, torse nu, savon de Marseille en main, les larges vasques en grès gris à l'allure archaïque des lavabos des roulants. Attaché au service public, il aimait son métier de cheminot : il se voulait des nôtres !

Pourtant, les jours de grève, il n'était pas très fier lorsque le groupe des grévistes s'approchait de sa machine alors qu'il attendait le signal de départ du train pour la conduite duquel il ne voulait pas se désister. Une fois, le Dédé, un mécano en grève, lui montra son désaccord en venant satisfaire un besoin, sans doute pressant, devant le premier essieu de la locomotive.

Alors, ce soir, Robert, l'un de nos syndicalistes de la méritante vieille garde, se demandait même si Marie-Chantal était à sa place, parmi nous.

Conciliant, Jean, le nouveau retraité, précisa que ce matin-là, l'inspecteur l'attendait sur le quai, au départ de son dernier train. « Je fus surpris, mais puisqu'il est là écoutons-le ».

C'est ainsi que mis en confiance par ces propos, l'ancien chef de traction, avait pris la parole : « Je pense qu'il est temps que je vous fasse part d'une chose que j'ai sur le cœur depuis bien longtemps. Au début de mon affectation au dépôt de Nantes, je fus responsable de la cavalerie des Pacific... Cerclées d'or sur leur robe noire, ces magnifiques machines alliaient l'élégance des formes à l'évocation de leur puissance contenue dans les chants et les odeurs vaporeuses. Rappelez-vous, dans leur majesté des choses réussies, certains les appelaient "Reines". D'ailleurs, les plus anciens parmi vous, tel Jean, qui part aujourd'hui, se souviennent avoir mené, avec ces machines, de belles courses, peut-être les plus brillantes de leur carrière. »

À n'en pas douter, il les adorait, les 231 D aux grandes roues, notre Marie-Chantal ! Il poursuivit : « Les départs en retraite se célébraient au Tourbillon, une ancienne salle de bal fort cotée, qui avait pignon sur le boulevard Dalby, dans le quartier de la gare. Je participais fréquemment à ces fêtes et j'aimais interpréter mon refrain, toujours le même, *La Montagne*. Or, un soir où je m'apprêtais à entonner mon air de prédilection, un jeune mécanicien s'installa sur la scène, puis dégaina, avant moi, les paroles de Jean Ferrat, l'un des chanteurs préférés du monde cheminot... Quel désappointement ce fut pour moi ! » Un éclat de rire de la bande des copains mit fin à cette évocation.

C'est ainsi que Jean, le nouveau retraité, car c'était lui, le gêneur, l'avait empêché de présenter son morceau d'anthologie. Pourtant, qu'elle était belle sa *Montagne* ! Une mélodie huilée, caressée, bichonnée comme une bielle de Pacific. Pièce maîtresse offerte à la fête, hymne pour une vie saine, pour soi et pour les générations.

Alors ce soir, pour un dernier tour de piste, avant de rejoindre sa demeure de Saintonge, l'ancien inspecteur avait demandé au nouveau retraité de bien vouloir chanter, avec lui, leur *Montagne*... « Et elle sera reprise en chœur par tout le groupe, si vous y consentez ! »

Bien sûr qu'ils avaient accepté, les amis de Jean ! La plupart d'entre eux, issus d'un monde rural, savaient s'unir par les temps forts. Ils savaient aussi remiser les passionnés débats professionnels passionnés et les inévitables différends hiérarchiques et syndicaux ! Il est des jours où la raison tend la main. Comme pour une mondialisation fraternelle, sur fortes connotation de souvenirs vaporeux, nous jouions vrai, réunis en cet authentique moment d'humour et d'émotion.

Bien des années plus tard, alors que nous évoquions cette anecdote, Jean me confia qu'il avait entretenu d'excellentes relations de travail avec l'inspecteur. Une estime réciproque régnait même entre eux. Pourtant, Jean n'avait pas prévu de l'inviter à son départ à la retraite. C'était après cet accompagnement en ligne qu'il lui avait proposé de participer à la fête.

Peut-être avait-il voulu réaliser une belle sortie avant de gravir sa montagne intérieure... En effet, quelques mois plus tard, sur le « Carnet » du magazine cheminot, on apprenait sa mort.

Il nous reste les vibratos du sifflet évocateur de sa *Montagne* sur le rail de Saint-Gilles-Croix-de-Vie, quand les vents sont au Sud.

---

# Jean : conducteur sur Poudlard

*Christophe Leboutte, 3ème prix*

Nous sommes le dimanche 23 août 1998, il est onze heures six du matin et Jean Calmant, depuis quinze minutes, affole les semelles de ses chaussures entre les voies quatre et cinq de la gare de King's Cross. Il ne doit être pas loin des deux-mille pas depuis qu'il est là !

Arrivé une demi-heure plus tôt par l'Eurostar 9015 à la gare de Saint-Pancras, il était venu à pied au lieu du rendez-vous. Ce voyage en train, depuis Paris, avait un peu apaisé les tribulations déboussolées de son cerveau en pouding, mais ses pieds allaient finir en marmelade anglaise s'il ne se posait pas dans les cinq minutes.

Ahi ! Une place se libère sur un banc en face de son quai. Il part s'asseoir, car il a une bonne visibilité sur le passage, et il doit à tout prix se remémorer ses dernières quarante-huit heures pour comprendre. Tout s'était passé tellement vite ! La veille encore, il était à Paimpol, au festival du chant marin à admirer une locomotive à vapeur *Ten Wheel* du début du siècle. Et là, il se retrouve en plein centre de Londres, assis dans une gare qu'il ne connaît pas, au milieu de résonances diverses qui lui donnent mal à la tête et du charabia d'une langue qu'il comprend à peine. Et tout ça, à cause d'une jeune fille rousse et anglaise rencontrée dans un train historique en Bretagne. Ce n'était pas possible ! Il avait perdu la boule ! Qu'est-ce qui lui avait pris ?

Onze heures onze ! Encore une heure et une minute à attendre !

Il se revoit, le vendredi, arrivant à Paimpol, bourgade de son enfance, afin de donner un coup de main à ses amis pour la préparation du festival. Il connaît bien cette ville et ses habitants. Orphelin à l'âge de six ans, ses grands-parents paimpolais l'avaient recueilli chez eux et ils avaient été formidables avec lui. Ils avaient tenté de lui faire oublier son malheur en redoublant de patience et de douceur. Ils l'avaient baigné, dès son plus jeune âge dans les contes et les légendes celtiques. Il connaissait plein d'histoires sur les lutins farceurs, les fées fascinantes et les ogres barbares.

Sa grand-mère lui avait prodigué caresses sucrées et réprimandes demi-sel. Elle l'avait soigné avec des potions miracles à base de plantes, de racines et de champignons. Il était devenu un jeune homme fort et résistant. Comme ses ancêtres, il avait les yeux bleu horizon et comme eux, il avait un esprit libre et indépendant.

Son grand-père, source de savoir intarissable, lui avait légué le goût de l'extraordinaire et l'objectivité suffisante pour accepter les aventures de la vie comme elles venaient. Fier de son petit-fils, il l'emmenait partout avec lui dès qu'il le pouvait. En tant que bénévole de diverses associations, il lui avait inculqué la joie de la camaraderie et le plaisir de l'entraide. Retraité du chemin de fer, il avait transmis à son petit-fils sa passion pour les trains et plus particulièrement les locomotives à vapeur. Il les comparait à des dragons de fer et d'acier, et Jean, enfant, avec un mélange de peur et de fascination, se sentait irrémédiablement attiré par ces monstres. Ces dragons-machines l'impressionnaient et il voulait les apprivoiser, les chevaucher comme son grand-père le faisait jadis, sur les quatre-cent-vingt-six kilomètres du réseau à voies métriques breton, avec son dragon Mallet, puissante locomotive à vapeur des années 1900.

En grandissant, Jean avait conservé ce même éblouissement ! Aujourd'hui il faisait, lui aussi, partie d'une association, qui rénove et entretenait ces vieilles locomotives. Pendant ses jours de repos, il adorait trainer dans ces hangars où régnait le calme avant le grondement de tonnerre de leur démarrage. Il aimait respirer « l'huile de coude », la graisse et le charbon...

Maintenant qu'à son tour il était devenu conducteur de train, il aurait bien aimé, chaque jour, ne faire qu'un avec sa locomotive, la choyer quand elle souffrait, savourer ses efforts quand elle exultait, mais au lieu de cela, il trainait ses guêtres et les vieilles vestes bleues de son aïeul adoré dans des automotrices modernes et ennuyeuses qu'une seule manette suffisait à faire avancer et à

freiner. La monotonie de son travail l'accablait !

Alors, quand il avait appris l'ouverture de la ligne ferroviaire Paimpol-Pontrieux, à travers quinze kilomètres de paysages bretons, que son grand-père, mort depuis, avait contribué à faire revivre, Jean n'avait pas hésité à prendre un billet. C'était une façon pour lui, de lui rendre hommage. En plus, les trains de cette ligne du Trieux étaient tirés par la 230 G 353, une locomotive à vapeur vedette de cinéma, dans certains films des années soixante-dix. Une belle machine de cent-huit tonnes, cent chevaux, vieille de quatre-vingt-deux ans, appelée « la chievvre », chèvre en patois berrichon. Il avait hâte de la voir !

N'ayant toujours pas rencontré celle qui aurait pu partager sa vie et sa passion pour le train, il était parti seul pour effectuer ce voyage. C'est ainsi qu'il s'était retrouvé sur le quai de la gare de Paimpol à attendre impatiemment l'arrivée de « sa chèvre », occupant son temps à régler la sensibilité et la focale de son appareil photo. C'est également ainsi qu'il avait aperçu, dans sa ligne de mire, la cause de sa déraison d'aujourd'hui... une femme baignée de lumière, une fée auréolée d'étoiles, une illumination divine !

Pas certain de ne pas subir une insolation et d'être victime d'un mirage, il avait alors baissé ses bras, s'était frotté les yeux et l'avait regardée attentivement. Ses sens n'avaient pas menti. Elle était vraiment réelle, elle était magnifique. C'était une jeune femme de son âge, élancée, en robe blanche légère, et en chaussures d'été à talons hauts, tenues, telles des spartiates, autour de la cheville par une sangle de cuir fin. Elle avait de longs cheveux cuivrés et un profil à la Brigitte Bardot, jeune. Un sac en tissu était posé à ses côtés et elle patientait en lisant un livre.

Hypnotisé par sa vision, le train était arrivé et Jean avait loupé une belle photo. Ensuite, il avait vu quelque chose tomber du sac de cette déesse, lorsqu'elle était montée dans la voiture de la rame. Ce n'était qu'un bout de bois. Il avait regardé autour. Il n'avait rien trouvé d'autre que ce drôle de bâton ! Il l'avait alors suivie et interpellée : (Il se rappelait parfaitement leurs premiers échanges) : « S'il vous plait, mademoiselle...

– Yes ?... Euh oui ?... » répondit-elle en se retournant vers lui. C'était une Anglaise et elle avait des yeux bleus magnifiques. Il était de nouveau resté interdit une demi-seconde : « Vous avez fait tomber quelque chose, lui dit-il. C'est bien à vous ? »

Trop petit pour une canne de marcheur, trop grand pour un cure-dent, ça pouvait presque ressembler à un saucisson breton ? « L'avez-vous acheté au festival ? Qu'est-ce que c'est ? »

La fille avait ri de sa remarque, elle comprenait le français. Amusée elle lui avait répondu avec un accent à la Jane Birkin : « C'est une baguette magique.

– Ah oui ??... Comme celle de Garcimore (il n'était pas sûr qu'elle le connaisse)... ou plutôt... comme... Euh... Majax (celui-là non plus, il n'était pas certain qu'il soit connu des Anglais, il fallait qu'il en trouve un autre)... Ou...

– Ou comme les fées des dessins animés de Walt Disney... » L'interrompit-elle avec un sourire malicieux.

Cette conversation avait plu à Jean. Elle sortait de l'ordinaire et il se trouvait incroyablement détendu auprès de cette jeune fille. Il lui avait alors demandé si elle savait faire sortir des lapins d'un chapeau, car il adorait la magie. Elle lui avait répondu que le haut-de-forme n'allait pas avec sa jupe, mais qu'elle pouvait lui faire un autre tour. Et d'un coup de baguette et d'une formule aux consonances latines que Jean comprit à peine, elle avait fait apparaître, à quelques centimètres de son nez, un paysage mystique et sauvage avec une locomotive à vapeur rutilante qui circulait au-dessus d'un aqueduc impressionnant, près d'un lac irréel. C'était majestueux et la locomotive crachait à pleins poumons des nuages de fumée. Jean avait eu le temps de lire un numéro écrit sur le devant de la cheminée : « 5972 (Es/f) » et grâce à ça, il avait réussi à identifier une Olton Hall, une des deux-cent-cinquante-neuf locomotives GWR 4900 Class, créées par le designer Charles Benjamin Collet dans les années trente.

Jean était resté bouche bée devant cette magnifique vision furtive. La jeune fille s'était mise à rire franchement devant les yeux écarquillés de ce garçon plein de charmes et lui avait dit en lui prenant la main « Venez, Jean, nous devons nous parler. » Elle lui avait alors proposé du thé et lui avait parlé longtemps, très longtemps. « La chievvre » et les paysages armoricains ne l'avaient plus du tout intéressé. Elle lui avait dit qu'elle s'appelait Opoline Gandol, fille d'Ottaline Gandol et qu'elle était une

gentille sorcière comme Samantha Stevens dans le film *Ma sorcière bienaimée*.

Opoline avait parlé d'une école de sorciers en Angleterre qui s'appelait Poudlard, elle cherchait à remplacer le conducteur de train qui à l'âge de trois-cent-vingt-sept ans, voulait partir à la retraite, à Nice. Jean avait compris que son profil pouvait intéresser l'école : passionné de train, il était issu d'une famille d'une longévité étonnante. Pas de doute, il saurait ne faire qu'un avec la locomotive qui emmenait les élèves dans cette école.

Ces qualités étaient primordiales pour doubler les trains anglais en retard, en changeant de voie comme sur une autoroute. Opoline lui donna quelques précisions sur le système d'exploitation ; elle lui indiqua que là-bas, les dangers étaient signalés par des *avertifort*, un dispositif fait de corbeaux blancs croassant, éparpillés le long de la voie. Ça avait l'air étrange et fantastique, et Jean, avait été emballé. Lorsque le train du Trieux avait freiné, la secousse de l'arrêt l'avait sorti de sa rêverie. Ils étaient arrivés à Pontrioux.

Opoline avait alors tout rangé dans son sac de Mary Poppins, puis s'était levée et lui avait tendu la main. Avec ses yeux et son sourire plein de charmes, elle lui avait donné rendez-vous à douze heures douze dans cette gare de King's Cross où il se trouvait depuis plus d'une heure. Ensuite, elle avait disparu aussi vite qu'elle était apparue sur les quais de Paimpol. Avait-il rêvé ? S'était-il endormi ? Il avait pourtant encore le gout du thé aromatisé dans la bouche.

Ensuite, il se rappelle qu'il était descendu du train, qu'il avait été frappé par la chaleur de l'été et qu'il était retourné à Paimpol, dans la locomotive, avec un collègue. À son arrivée, il avait erré dans le festival, la tête ailleurs, à chercher désespérément Opoline, et plusieurs fois, il avait cru l'apercevoir dans la foule. En fin de journée, sa décision était prise ! Il devait la revoir, il devait accepter cette opportunité. Alors il avait pris le train pour l'Angleterre.

Jean, installé sur son banc en face des voies quatre et cinq de King's cross, regarde sa montre. Il ne lui reste plus que deux minutes avant l'heure fatidique... Il se lève alors, impatient de la revoir, le crâne toujours en ébullition ! Enfin, il la voit, Opoline, sa chère Opoline, si belle, si gracieuse, si fée, courir vers lui et... « BAM », percuter un mur avec une inscription « 9 3/4 » écrite dessus. Il se précipite pour la secourir. Elle est déjà debout, une mèche devant ses yeux, la robe froissée. D'un souffle magique, elle remet son épi dans le rang et d'un mouvement surnaturel de ses mains, elle défroisse miraculeusement ses affaires, puis, sans hésiter, elle se dirige vers Jean, sourire aux lèvres, heureuse de le revoir.

Le crissement soudain du freinage d'un train lui résonne dans le cerveau. Jean a l'impression de se réveiller. Il recule légèrement, car il la trouve subitement beaucoup moins élancée et cuivrée, et beaucoup plus ratatinée et rouillée que quelques secondes auparavant son Opoline ! « Qu'est-ce que c'est que ce boudin ? Elle ne ressemble plus beaucoup à ma Brigitte Bardot rousse ; on dirait plutôt Yvette Horner, à la fin de sa carrière, cette étrange accordéoniste, habillée du drapeau français, qui était en photo sur les pochettes des vinyles de mes grands-parents. »

Ce n'est pas possible ! Est-ce qu'il délire ? Il réfléchit... Ça y est, il comprend tout... Le festival, la bière qui coule à flots, les chants des marins, le breuvage offert par Opoline dans le train... « Oh non !... Ça recommence !...J'ai encore trop bu ! » Alors, il n'a pas le choix ! Devant ce cauchemar, il se retourne et, comme un dératé, les bras fous, il part en courant dans la direction opposée. Arrivé à la porte de sortie, il entend une dernière fois la voix désespérée d'Opoline crier « Mon amouuur !... ne t'en va pas ! Reste avec moi ! On va se marier ! »